

Dans l'histoire d'un peuple les dépressions d'un gouvernement arbitraire, ou les dissensions politiques ont fait surgir, de tous temps, des orateurs qui, par les seuls talents naturels et l'exercice fréquent de la parole, ont acquis cette éloquence entraînant qui soulève les masses. Car, de tous les beaux-arts, l'éloquence est peut-être celui qui sait le plus s'affranchir des règles, et tirer son prestige de la nature et des sentiments généreux, aussi les Papineau, les Morin, les LaFontaine et, de nos jours, les Loranger, les Chauveau, les Laberge ont-ils dû à ces circonstances qui créent les grands hommes, une réputation ineffaçable. N'oublions pas, non plus, de signaler ici quelques uns des principaux noms qui ont illustré en Canada, l'éloquence de la chaire, — les abbés Holmes, Girouard, Ducharme et Boucher, auxquels nous pouvons ajouter, les Lafèche, les LaRocque, les Desaulniers, les Lavallée et les Mulloux.

Après les orateurs se révèlent les poètes. Quoiqu'on prétende que nos froids hivers rendent le Canada inhabitable pour les Muses, elles ne laissent pas, cependant, que d'y venir de temps à autre et d'y avoir, queques nourrissons, qui, abandonnés bien jeunes encore à leurs propres forces, apprennent seuls à bégayer la langue du Parnasse. *La promenade des trois morts, l'Évangéline, Les fleurs poétiques et Mes loisirs*, sont des essais heureux et demeureront pour nous un précieux monument de la littérature Canadienne. Cependant il faut le dire, notre poésie est encore au berceau, et on ne peut guère citer, encore une œuvre sérieuse et de longue haleine. Notre histoire est pourtant féconde en *Odyssées* qui n'attendent que des *Homères* pour les chanter.

L'art de Zeuxis, plus assujéti aux règles que l'éloquence et ayant moins d'occasions et de moyens de s'exercer que la poésie, a peut-être aussi moins d'adeptes. Cependant, malgré l'absence de modèles et d'écoles de peintures, on compte encore quelques toiles dignes de figurer dans les galeries du vieux monde, (au nombre desquelles nous citerons *la Passion* de l'église St Patrice à Montréal,) et les noms de MM. Plamondon, Bouassa et Hamel, ne vous sont pas inconnus. M. le Chevalier Falloucau a prodigué ses ouvrages à l'étranger, et l'honneur le revendique comme une de ses gloires nationales, aussi trouve-t-il une légère compensation à ne pas être mentionné au nombre des artistes Canadiens.

La photographie pourrait être appelée avec raison le *mécanisme de la peinture* cependant comme, à lui reste encore un petit air de famille avec son aïnée et qu'on a balancé pour l'admettre au nombre des beaux arts, je ne ferai que mentionner rapidement les noms de MM. Dion, Notman, Desmarais et Cie, Livernois, et Léveillée comme ayant contribué largement aux progrès de cet art dans le pays.

OCTAVE BELLETIER.

(à continuer.)

## LA JEUNESSE D'HAYDN.

(Suite.)

— Que faites-vous là, l'ami ? lui disait-on.  
— Eh ! parbleu ! vous le voyez bien, je dormais et j'ai fort envie de continuer ; ainsi bonsoir.  
— Bonsoir, c'est, bientôt dit, mais qui êtes-vous, où demeurez-vous ?

— Si je demeurais quelque part, je vous prie de croire que j'y serais plutôt à cette heure que sous le porche de Saint-Stéphan. Qui je suis ? cela ne sera pas long : on m'a nommé Joseph Haydn, ce matin encore j'étais enfant de chœur de la cathédrale, à présent je ne suis rien du tout et je ne sais pas encore ce que je serai demain.

— Ah ça ! on vous a donc renvoyé de la maîtrise, et pour quel motif ?

— Parce que je mue.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Cela veut dire que j'ai perdu ma voix, parce que j'ai quinze ans et qu'il en devait être ainsi ; je n'ai pas d'asile, je ne connais presque personne ici et, pour ne pas importuner mes amis dont, au reste, je ne connais pas la demeure, j'ai pris le parti de me coucher ici. — Êtes-vous satisfait ? — Puis-je continuer mon somme maintenant ?

— Vous continuerez votre somme si vous voulez, mais pas ici.

— Et où donc ?

— À la maison des crieurs, où vous allez nous suivre, et demain nous vous conduirons chez les personnes dont vous pourrez vous recommander, pour voir si vous nous avez dit vrai.

— Soit, marchons.

— Et Joseph se mit à suivre les crieurs, qui le menèrent à leur lieu de rendez-vous, bien chauffé, mal éclairé, mais où l'on pouvait au moins se reposer un peu plus à l'aise que sur les dalles de Saint-Séphan. Notre jeune homme fut enchanté du changement de chambre à coucher, et, sans plus s'inquiéter du lendemain, se mit à profiter du bon feu et du logement que sa bonne étoile venait de lui procurer. Mais, dès que le jour vint, les questions recommencèrent et comme il ne put nommer, parmi les personnes de la ville, quelques musiciens qu'il avait rencontrés dans les concerts où il allait chanter, sans pouvoir indiquer leurs logis, on le reconduisit chez maître Reutter, qui devait au moins répondre de lui. Il était, à moitié chemin, escorté par deux gardes de nuit qui ne le quittaient pas d'une semelle, lorsqu'il aperçut un visage de connaissance. C'était un musicien s'enfrottant chez lui, sa boîte à violon à la main, et venant sans doute de quelque noce où il avait dirigé l'orchestre. Il reconnut notre jeune homme.

— Eh ! mon pauvre Joseph, où donc allez-vous en si singulière compagnie ?

— Ma foi, répondit Haydn, je sais bien où je vais maintenant, mais je ne sais pas où j'irai dans une heure, car on me conduit chez maître Reutter, il m'a mis à la porte hier au soir, et, comme, je ne